

# Sandra Rumolino, au Vent du Sud...

**... mais pas que. Avec “ Viento Sur ”, son troisième disque, la chanteuse croise plus que jamais les influences. Et revendique bien fort les métissages qui fondent cette invitation au voyage.**

Elle s'appelle Sandra et assure que « le tango et les musiques de l'est sont très proches finalement. Ce sont des musiques du cœur, très nostalgiques, issues du même romantisme ».

Il n'est pas certain que le propos veuille faire l'unanimité dans les cénacles de musicologie mais il va de soi dans le disque qui sortira le 10 novembre 2008. Elle chante. Et bien. Et magnifiquement. Et chaque jour un peu mieux. Elle s'appelle Sandra Rumolino et revendique ce qu'elle nous offre dans son troisième album comme soliste, après *Automne* (1994) et *Por la vuelta* (2002, Gerardo Jerez Le Cam y avait déjà posé sa patte) : « Cymbalum, violon, bandonéon et percussions afro-

cubaines, je trouve que tout cela se marie très bien. Cela fait voyager et c'est ce qui me plaît. Elle sert à ça la musique, à nous faire voyager dans des endroits que nous ne connaissons pas ».

Ces endroits ne possèdent peut-être aucune matérialité. Telles sont la couleur sans couleur, la densité sans pesanteur, la gravité légère du partage et de l'instant. Le disque s'appelle *Viento Sur* <sup>(1)</sup>, alors... partons, allons habiter le vent d'où qu'il vienne, où qu'il aille. Elle est née argentine, vit en France, s'est nourrie de tangos très classiques « pendant presque dix ans, de 1989 à 1998 à peu près, de façon presque exclusive. Je n'écoutais pratiquement que ça, des chanteuses, des

orchestres. J'étais focalisée sur cette musique d'une façon qui m'était alors indispensable et nécessaire, pour la compréhension de cet univers-là. Le fait de ne pas pouvoir vivre le tango en Argentine m'avait rendu cette démarche indispensable pour mesurer l'évolution de cette musique dans le temps. »

Elle ne renie rien mais le temps était venu d'accoupler toujours plus les essences, les musiques, parce qu'aussi bien cette alchimie enrichirait sa propre identité. L'identité... Ne serait-elle que cette photographie dont les tons se sont marbrés, où le temps ne se mesure qu'en nostalgie ? Allons... Elle marche, court, voyage. Ce n'est pas un disque de tango. Ni de tangos. Et non, et non, et... « Chez moi (entendez : en Argentine, au temps de l'enfance, de l'adolescence) on n'écoutait pas de tango, ou très peu. Je me souviens d'un disque, un seul très précisé-

Photo : Philippe Lebruman



*ment ; un 78 tours sur lequel était gravé La casita de mis viejos et je ne pourrais dire l'interprète. Mais chez moi, c'était bel canto, opéra, Caruso... C'est en grandissant que j'ai écouté et aimé Piazzolla, Eladia Blázquez. Là, ça me parlait très fort car le tango d'avant pour moi, avait un côté ringard...»*

Mais avec quelle force elle sut le servir, ce vieil Arlequin increvable. Dans *Automne*, elle faisait allégeance à Manzi, à Gardel, mais n'oubliait ni Héctor Negro, ni Alfredo Zitarrosa tout en affrontant l'exigante direction musicale de Gustavo Beytelmann. Elle y a puisé force et certitudes pour la suite :

*« Beytelmann, c'est la grande porte, analyse-t-elle. J'étais très impressionnée par le personnage, et j'ai énormément appris de Monsieur Beytelmann. Comment dire ? Il y a ses arrangements bien sûr mais il est surtout incroyablement à l'écoute. Il va dans la direction du chanteur et lui envoie de petits mes- ►*

*sages, de petits signes à saisir au vol. Lorsqu'on les capte, c'est un bonheur magnifique. Un défi aussi... qui requiert beaucoup d'attention. Parfois, cela m'a peut-être empêché de profiter pleinement du moment. La leçon, c'est qu'il n'accompagne pas le chanteur. Le mot bien sûr, est magnifique : c'est si beau d'être accompagné, mais cela ne dit pas ce que je préfère, l'échange, le partage. Et sur scène, quand le public perçoit cet échange, alors c'est un plaisir énorme.»*

### **De María de Buenos Aires au boléro de l'Anaconda**

Ah la scène, le plaisir énorme, et si divers selon que l'on s'y pose en soliste défendant son univers propre, en papillon dans une revue d'Alfredo Arias, ou en personnage-clef de la mythologie tanguera. Parenthèse : on se souvient de Sandra Rumolino reprenant à la volée ou quasiment, le rôle de *María de Buenos Aires* dans la mise en scène du même Arias en 2003. Certes, elle avait déjà endossé la tunique un an plus tôt, à Taiwan, avec Mosalini, autre complice décisif de sa trajectoire depuis dix ans et dont elle salue avec reconnaissance « *l'immense générosité* ». Mais quel choc pour le

spectateur de ce théâtre tou-rangeau que nous étions ce jour-là.

Et, rétrospectivement, pour elle : « *Je ne rêve que de reprendre María. C'est d'ailleurs un projet que nous n'avons jamais abandonné avec Mosalini. En vérité, ce n'est pas un très grand rôle chanté : ce que chante María dans l'opé-rita est sans doute moins passionnant que le rôle du chanteur, mais ce que porte le personnage est magnifique. Je n'avais jamais ressenti le tango en tant que femme aussi intensément, de la tête aux pieds. Cela a été assurément un des tout meilleurs moments de ma vie artistique.»*

Fermons la parenthèse. Retour à ce troisième disque qui n'est donc pas de tango, ce dont elle s'explique sans parvenir à repousser totalement l'ambiguïté de la relation aux racines : « *C'est évidemment très difficile, quand on ne fait pas de tango "pur", de revendiquer quelque chose dans le tango. C'est pourquoi j'ai vraiment mis comme condition au label qui produit le disque de ne pas le présenter comme un disque de tango.»*

Soit. Mais elle redoute tout autant le côté « très momifié » parfois, du tango d'ex-

portation qui peut se pratiquer aujourd'hui à Buenos Aires, et fustige « l'arrogance » de pas mal de représentants du milieu argentin du tango, si prompts à toiser l'expatrié et à s'auto-décerner les brevets d'excellence *sui generis*.

Avec Gerardo Jerez Le Cam, elle a emprunté les chemins de traverse d'un répertoire original dont l'auteur-compositeur (arrangeur, pianiste...) lui a ouvert la primeur : « *Nous partageons un même univers, savourez-la. C'est un autre défi car je participe à la création de sa musique et de ses mots.*

*Je ne serai pas la seule à le faire mais je suis la première à chanter son répertoire et c'est une responsabilité. Là, l'absence de toute référence crée une liberté absolue... qui n'est pas toujours très facile à honorer. Nous sommes de la même génération, avons beaucoup de choses en commun, les mêmes souvenirs d'adolescence, de petits banlieusards de Buenos Aires.»*

D'où l'on s'éloigne, où l'on revient pour de faux, pour de vrai... Où l'on conserve quelques phares pour éclairer son propre chemin.

L'interprète Sandra Rumolino a dans son pan-théon un Aníbal Troilo, ►



*Photo : Philippe Lebruman*

Photo : Philippe Lebrun



une Nelly Vázquez, le jeune Goyeneche (« une maîtrise exceptionnelle de la parole dans la musique »), un Gardel parce que « plus nostalgique, on ne peut pas », et aussi Osvaldo Pugliese, Salgán, Piazzolla... Des choix bien consensuels finalement. Son adresse à un public dont le goût est dominé par l'univers du bal au point de créer des réflexes conditionnés, l'est moins : « Le fonctionnement systématique pour la danse dans le tango m'ennuie terriblement. Je regret-

te beaucoup que les danseurs n'aillent pas davantage aux concerts, ou seulement aux concerts des musiciens de Buenos Aires... Qu'on méconnaisse, par exemple, à ce point le quintette de Tomás Gubitsch qui est pour moi à la fois d'une modernité extrême tout en portant tous les éléments du tango traditionnel. C'est dommage que les gens ne soient pas plus tournés vers des ensembles comme El después... C'est pourtant ça, le tango, le métissage ». Elle s'enflamme aussi volontiers

pour *Aureliano tango club*, « une expression sans aucune prétention mais si magnifiquement dosée dans son expression par rapport au jazz. Le phrasé d'Aureliano Marin, sa voix, son batteur si subtil... Ça, c'est vraiment une belle réussite. »

*Viento Sur* en est une autre... Un disque qui, on vous le redit, n'est pas de tango – à part Araña Armanda, seul 'vrai' tango parmi une quinzaine de thèmes – et qui pousse un peu plus loin le bouchon de l'écart stylistique déjà amorcé dans *Por la vuelta*. On y croise un boléro bien né (*Anaconda*, dont l'argument a surgi d'un conte de Horacio Quiroga), un can-dombe, une milonga lente, des mélodies d'Europe centrale et des titres en espagnols où les mots *duende*, *calle*, *esquina*, *café*, ne peuvent pas être justement que des mots mais bien quelques ancres sentimentales, les points cardinaux du voyage, une broche au revers de la chanteuse. Le tango, ou ce qu'il en reste au-delà des enjeux de la forme : « Ce qu'il en reste, c'est d'abord la nostalgie qui m'identifie finalement, moi, fille d'immigrants, puis moi-même une immigrée. Il passe dans les harmonies du tango cette



Photo : Philippe Lebruman

Sandra Rumolino et Gerardo Jerez Le Cam, pianiste et compositeur de l'album

*nostalgie que j'ai vue toute mon enfance dans les yeux de mon père ou le sourire de ma mère lorsqu'elle évoquait les souvenirs de son Italie natale. Une nostalgie qui est aujourd'hui la mienne quand je repense au Buenos Aires de mon enfance... Et je me dis que j'ai fait le bon choix artistique quand je sens bouillonner tout cela à l'intérieur de moi lorsque nous préparons un disque.»*

Il est là, devant nous, gonflant sa voile sous le vent. ■

Jean-Luc Thomas

(1) *Viento Sur*, un disque MVS-Bassofone.

Chant : Sandra Rumolino.  
Musiques, textes, arrangements et piano :  
Gerardo Jerez Le Cam.  
Bandonéon : Juanjo Mosalini.  
Violons : Iacob Maciuca et Paul Lazar.  
Contrebasse : Eric Chalan.  
Cymbalum : Mihail Tristan.  
Percussions : Olivier Congar.

Sortie annoncée pour le 10 novembre 2008